

convivialité ou productivité?

par Guy Brouillet

Ce texte est extrait d'un ouvrage à paraître à l'automne 1979 sous le titre : *La Passion de l'égalité*.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras? . . . Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine¹ ?

Ivan Illich est né à Vienne en 1926, dans une famille de juifs russes immigrés. Après des études à l'université grégorienne de Rome, il part pour les États-Unis où il exerce son ministère à New York dans le quartier portoricain de Manhattan. New York, c'est la grandeur devenue folle, c'est la productivité sans boussole, c'est la démesure, thème capital de la pensée d'Ivan Illich. À New York, impossible de *Libérer l'avenir* ou de pratiquer *La convivialité*.

Remarqué par le cardinal Spellman, Illich connaît une brillante carrière. En 1956, il est nommé vice-recteur de l'université catholique de Porto-Rico. Intelligent, généreux, dynamique, l'Amérique latine le fascine. En l'an 2000, 65% des chrétiens habiteront le tiers-monde. À cette immense population de la misère et de la faim, il faut offrir une autre solution que le mirage capitaliste.

Pour comprendre le phénomène d'un monde affolé par la double explosion, démographique et technologique, Illich fonde en 1960 à Cuernavaca, au Mexique, le centre interculturel de documentation (Cidoc). C'est de là qu'il lance ses brûlots, petits manifestes habilement rédigés, séduisants et provocateurs, durs et intransigeants dans leurs critiques, généreux à souhait dans leurs solutions. Illich devient la coqueluche des milieux de gauche et des médias. Son influence est considérable.

Outre les essais mentionnés plus haut, on lui doit «Une société sans école», «Énergie et Équité», «La Némésis Médicale», «Le Chômage Créateur». Chacun de ses écrits fait du bruit et provoque de vives réactions. Si Prométhée apparaît dans l'histoire comme le symbole du désir de progrès et de la civilisation de puissance, son frère Épiméthée représente la sagesse par la simplicité. Illich choisit

Épiméthée. N'oublions donc pas qu'Épiméthée épouse Pandore par qui bien des malheurs vont arriver lorsqu'elle aura l'imprudence et la curiosité d'ouvrir une certaine jarre. N'y aurait-il donc aucune issue?

«L'inversion des institutions», c'est le titre d'un article publié dans la revue *Esprit* en mars 1972. On y trouve les principes de base de l'œuvre d'Illich. Déjà en décembre 1970 et en juin 1971, dans la même revue, en proposant la «déscolarisation», Ivan Illich nous avait offert un exemple d'inversion des institutions. D'où les deux parties de cette étude.

Les orientations d'une œuvre

La thèse d'Illich peut s'articuler autour de quatre ou cinq propositions. D'abord un diagnostic. Nos institutions, notre société sont marquées du signe de productivité. Il faut produire davantage pour consommer davantage. Mais le moment approche, pollutions, épuisement des ressources, planète sacagée, où l'homme devra se rendre compte, « Volens nolens », de l'absurdité d'une telle démarche.

Il est donc urgent de changer de signe. La nouvelle mentalité, ce sera celle de la convivialité. Cette dernière suppose l'autonomie des personnes, c'est-à-dire leur capacité de répondre à leurs besoins réels d'une façon personnelle, la solidarité avec les autres et l'environnement, c'est-à-dire une façon d'être en face des autres, des choses, des objets, de l'environnement, comme des amis pleins de respect et d'attention ; «sans convivialité, la vie perd son sens et les êtres dépérissent » ... Mais « la convivialité décline avec les progrès de la productivité. » Voyez ce qui se passe dans le domaine de l'école, du transport, du logement, de la santé. Partout c'est le gâchis, la démesure, le gaspillage, la bureaucratie, l'impasse. La productivité impose son rythme. «L'institutionnalisation des besoins soutient l'institutionnalisation de la production».

Donner la primauté à la convivialité, ce sera donc inverser les institutions, les mettre sens dessus dessous, c'est-à-dire leur donner de toutes nouvelles finalités. Concrètement, il s'agit de donner aux gens la possibilité de se débrouiller eux-mêmes, de leur fournir un ensemble d'outils, de ressources, de services qui vont leur permettre de fonctionner selon leurs besoins à eux et non selon les besoins de la productivité. Apprendre à se soigner, connaître le mécanisme d'action des médicaments, apprendre «à échanger entre égaux», à puiser dans les banques

de connaissances selon son rythme et ses besoins, apprendre à se déplacer soi-même à pied ou avec des engins très simples dont on est maître parce qu'on en comprend le mécanisme, apprendre à se loger, à bâtir sa maison. En somme être le plus autonome possible, maître de ses choix, maître de leurs réalisations. Illich renvoie dos à dos capitalistes et socialistes et tous les autres obsédés de la productivité. Il condamne également tous les malins qui essaieraient de purifier le système tels les protecteurs du consommateur parce qu'ils restent toujours dans le cycle de la consommation-production. La seule différence, c'est qu'ils demandent non pas de consommer moins, mais de consommer mieux.

Tout ceci ne sera possible que par l'établissement d'un maximum légal, de limites supérieures à ne pas dépasser. Il faut en venir à la notion de suffisance économique. Pour desserrer l'étau de la productivité, il faut lui fixer une limite, un plafond. Pour qu'un plancher soit possible, c'est-à-dire pour qu'on puisse vivre ensemble cette convivialité, l'existence de ce plafond est une condition *sine qua non*.

Cette inversion des institutions devient la tâche, le défi politique par excellence. L'erreur de la politique actuelle, c'est l'obsession du pas assez, c'est d'insister sur ce qui est insuffisant et donc d'attirer les gens, de recruter des partisans et finalement d'acheter des votes en promettant toujours plus. Il faudrait au contraire «définir ce qui devrait être satisfaisant. La politique souhaitable devrait rechercher un accord sur le niveau de biens qu'une majorité considère comme suffisant . . . Les politiques nouvelles et radicales cherchent à faire passer le besoin de limites supérieures au centre de nos préoccupations politiques.»

Enfin l'inversion doit se faire partout et en même temps même s'il y a des raisons stratégiques pour choisir la déscolarisation, comme la première étape d'un programme plus général d'inversion des institutions.

Un monde en panne?

Est-ce le monde qui est mal fait ou au contraire l'homme est-il devenu trop faible, démuni, incapable d'affronter le moindre tournant difficile? Comment ne pas être d'accord avec certaines critiques d'Illich? La surmédicalisation, la faillite de l'urbanisation et d'une politique du transport qui a tout sacrifié à la voracité de l'automobile, la surspécialisation, la

dictature des diplômes, la surconsommation, et, sur le mode positif, l'invitation à prendre en mains sa vie, à des rapports plus fraternels, à une vie plus simple, plus détendue, plus gaie, dans un cadre plus accueillant, qui ne voudra souscrire à tout cela? Où nous a conduits l'ambition démiurgique des hommes de la Renaissance, si bien exprimée par le mot de Descartes : «Devenir maîtres et possesseurs de la nature.» Esprit de conquête et de domination qui nous a valu le meilleur et le pire.

«Prendre sans comprendre, c'est le fait du barbare. Ne comprendre que pour prendre, c'est la rationalisation de la barbarie, et c'est l'esprit de notre civilisation, c'est l'intelligence de rapt et non de sympathie.

Il y a toujours eu chez l'homme ces deux modes : l'intelligence de sympathie a été développée par la culture bouddhiste et la culture taoïste, l'intelligence d'exploitation a pris en Occident un essor prodigieux et il faut bien lui rendre cet hommage qu'elle a procuré aux populations d'Occident des avantages inconnus ailleurs et à présent partout enviés. Mais à mesure que ses fruits excèdent plus largement les nécessités vitales, comment ne deviendrions-nous pas sensibles à ce que cette rationalité barbare néglige ou piétine?

Autant cette rationalité piétine dans la nature ce qui n'est pas ressource productive, autant elle néglige dans la vie humaine tout ce qui n'est pas besoin susceptible d'être satisfait par la production. Elle schématise tout autant l'ensemble humain à servir que l'ensemble naturel traité en serviteur.

C'est au dépassement de cette rationalité barbare que l'on aspire à présent²».

Problème infiniment délicat, puisque l'intelligence de sympathie n'a jamais réussi à sortir la civilisation chinoise de l'impasse économique. Cela, malgré un esprit d'invention absolument remarquable qui aurait pu donner à la Chine une avance insurmontable. Se pourrait-il que l'esprit industriel soit lié à l'esprit de conquête et de domination, inséparable de la brutalité et de la volonté de puissance? Question capitale puisque l'on peut mettre en doute la capacité de l'artisanat à résoudre les difficiles problèmes du sous-développement d'une bonne partie de l'humanité. Se pourrait-il également que le mal soit très profond, indéracinable puisque au cœur d'une créature égoïste, jalouse et envieuse, bête noire de toutes les utopies?

La bonté de l'homme

Illich, c'est, au fond, le frère de Rousseau. L'ayant lu, il faut aller à ce morceau d'éloquence qu'est la première œuvre de Rousseau, le *Discours sur les sciences et les arts* : «Et nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection.» Le cœur de la thèse de Rousseau, c'est que le développement successif des besoins est un mal. Ses contemporains ne s'y sont pas trompés, qui l'ont attaqué violemment. Rousseau ne faisait pourtant que continuer la longue tradition d'ascétisme et de frugalité proposée par le christianisme et le stoïcisme, tradition généralement acceptée d'ailleurs. Mais les mœurs ont changé. Témoin, ce débat entre Rousseau et ses contradicteurs³ : «La nature ne nous donne que trop de besoins ; et c'est au moins une grande imprudence que de les multiplier sans nécessité et de mettre ainsi son âme dans une plus grande dépendance.» À quoi on réplique : «Un homme sans besoins et par conséquent sans désirs, serait une bûche. C'est ce sentiment qui nous rend heureux. Un sentiment implique ou suppose un objet qui y corresponde. Cet objet excite des désirs ; ces désirs, avec les moyens de les satisfaire, sont les sources du bonheur. Multipliez les besoins tant qu'il vous plaira, vous me ferez plaisir, pourvu qu'en même temps vous me fournissiez de quoi les remplir.» La multiplication des besoins, des désirs et des plaisirs, nous y sommes et nous ne sommes pas plus heureux. Rousseau se serait-il tout simplement trompé de siècle, donnant ainsi raison à Illich. La source, l'explication profonde de la corruption, de la déchéance et du malheur des hommes, ce serait donc la multiplication des besoins. Et non l'homme lui-même, car l'homme de Rousseau est bon et naturellement vertueux ainsi que nous le montre le *Discours sur l'Inégalité*. Rousseau y décrit un homme autonome, non abîmé par le progrès : «S'il avait eu une hache, son poignet romprait-il de si fortes branches? S'il avait eu une fronde, lancerait-il de la main une pierre avec tant de raideur? S'il avait eu une échelle, grimperait-il si légèrement sur un arbre? S'il avait eu un cheval, serait-il si vite à la course?» Un homme fraternel aussi, apte naturellement à la pitié et au partage : «Rien n'est si doux que lui dans l'état primitif», qu'est-ce qui «le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature.» Le rapprochement avec Illich est aisé. Illich parle de la gentillesse des sociétés primitives, des sociétés moins développées que la nôtre où règne l'anonymat, l'échange de services par catalogue. Bien des ethnologues ne seront pas d'accord là-dessus. Les sociétés primiti-

ves à forte convivialité, exercent, semble-t-il, une pression terrible sur l'individu. Le culte du secret, le refus de partager ses connaissances, apanage selon Illich de nos sociétés industrielles, n'est-il pas le seul moyen pour certains sorciers ou certains grands chefs de préserver leur pouvoir?

Mais il y a beaucoup plus important. Quand on fait référence à cette bonté de l'homme, de quoi s'agit-il au juste? De cette bonté de départ, sorte de donnée de base de tout être humain, ou d'une longue conquête jalonnée d'échecs et de régressions? Illich échappe-t-il à l'ambiguïté de Rousseau. «Tantôt la vertu est comprise par lui au sens stoïque ou, plus simplement, classique du mot: c'est le fait d'un caractère ferme qui règle sa conduite sur une idée précise du devoir, en dévouant son action à la société, à la patrie, à la famille et c'est tout son côté Romain de la République, citoyen de Genève et même un peu pasteur protestant. Tantôt la vertu apparaît toute différente, non pas construction ou conquête de la volonté, mais instinct du cœur, charmante innocence dans laquelle l'homme a dû naître et dont il ne serait pas sorti si la civilisation, les sciences, les arts et le luxe ne l'eussent corrompu⁴.» Les vieux Romains condamnaient un monde pourri par le luxe. Rousseau fait de même. «Replaçons-le dans son époque, songeons qu'il écrivait pour un monde sceptique, jouisseur et léger, qui n'avait plus que de l'esprit, et qui usait jusqu'à la corde le sens de la grandeur par l'ironie et le goût du plaisir, et avouons que son plaidoyer pour la rigueur morale, le désintéressement et pour la franchise ne manquait ni d'allure, ni d'opportunité⁵.» En ce sens-là, et si c'est à ce filon qu'il se rattache, le discours d'Illich est probablement aussi nécessaire qu'à l'époque des Romains ou de Rousseau.

Mais on sera plus réservé à propos d'une religion de l'innocence et de la spontanéité qui peut très bien conduire à toutes sortes d'égarements. La pensée humaine oscille toujours entre deux excès, deux représentations, l'homme merveilleux, fort, agile, autonome et fraternel, et l'homme plein de désir et de violence, l'homme-loup de la grande tradition pessimiste. Terminant ce paragraphe et cherchant à vérifier mes hypothèses j'ouvre *Les Caractères* de La Bruyère, si pleins de renseignements précieux et judicieux sur la nature humaine, la même aujourd'hui qu'hier. Du chapitre «De l'Homme», pour faire contrepoids à certaines naïvetés, je retiens ce trait que n'aurait pas désavoué Freud avec sa notion de pervers polymorphe. «Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés,

paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal et ils aiment à en faire; ils sont déjà des hommes.» Déjà des hommes? Oui bien sûr, parce que les passions sont déjà à l'œuvre. Discipliner, canaliser tout cela, c'est l'affaire d'une vie. Malraux nous le rappelle aux dernières lignes de *La condition humaine*: «Il ne faut pas neuf mois, il faut soixante ans pour faire un homme, soixante ans de sacrifices, de volonté, de... de tant de choses.»

Cité productiviste et cité conviviale

L'erreur sur l'homme conduit aux illusions sur la société. Le mythe d'Arcadie, le rêve d'un âge d'or habitent encore nos consciences. Il est séduisant d'imaginer, à la manière du jeune Marx, une société d'artistes et d'artisans coopérant librement. Cette société rend possibles le *do it yourself* et le *serve yourself* généralisés, l'un et l'autre proposés par Illich. Parce que chacun se sait égal, se veut égal, parce que tous et chacun sont prêts à payer pareillement de leur personne, à fournir et à accepter remarques et conseils de leurs conviviaux, le *serve yourself* ne dégénère pas dans la fameuse anarchie de l'économie de marché, et le *do it yourself*, à partir d'attitudes autonomes et créatrices s'organise naturellement sans qu'il y ait besoin de la fêrle du planificateur. Est-il vraiment si simple de satisfaire les besoins des hommes, de nourrir l'immense population du globe?

On a le goût d'aller interroger les grands romanciers, ces observateurs impitoyables mais lucides, nous montrant les passions à l'œuvre ainsi que les ravages qu'elles peuvent causer. C'est Balzac qu'il faut relire pour comprendre combien *La Comédie Humaine* peut être sinistre. Les deux mille personnages qu'il a créés sont éternels. Nous les rencontrons sur la rue, on nous parle d'eux dans les journaux et aujourd'hui comme hier, ce sont souvent les plus malins qui tirent les ficelles. C'est comme cela, je n'y peux rien, semble dire Balzac. La vie, dans le bois et dans les champs, est une lutte perpétuelle entre les espèces; la vie, dans les villes et les campagnes, est un combat perpétuel entre les riches et les pauvres. Balzac regarde cette lutte, a-t-on fait remarquer, avec l'indifférence du naturaliste devant un duel de serpent et de mangoustes.

Et alors, si telle est la société, comment relever ce fameux défi politique capable de mettre les hommes

d'accord sur l'idée de limites supérieures? Comment faire vouloir à l'ensemble ce que chacun isolément ne voudra pas. Il n'y a pas beaucoup de différence entre le fanatisme religieux et le fanatisme politique. L'histoire est remplie des catastrophes qu'ils ont l'un et l'autre produites. Il ne faut donc pas trop demander à la politique. Simplement qu'elle fasse le moins de mal possible en s'appliquant à tirer le meilleur parti des passions et des coutumes des hommes. C'est déjà beaucoup. Mais «les admirateurs d'Ivan Illich, écrit Max Gallo, cherchent dans sa parole autre chose que des démonstrations argumentées. Ils croient au combat du Bien et du Mal, ils ont la nostalgie d'un monde parfait dont ils espèrent le retour. Et cela est affaire de foi. Elle a sa grandeur. Pourquoi faut-il qu'Illich la déguise en science sociale.»

La politique et la culture ont aujourd'hui la cote d'amour, tandis que l'activité économique est suspecte sinon vilipendée. Et pourtant «c'est la Révolution commerciale du XVI^e siècle qui a développé un nouveau type de personnalité. Pour l'aventurier du commerce, il ne s'agit plus de jouer selon les anciennes règles de la chevalerie (jeux qui ne mettaient jamais en danger le statut social), il s'agit d'aventures plus dangereuses, où aucune règle du jeu ne vaut plus, où le gagnant doit triompher de ses concurrents et des forces de la nature. Cette classe nouvelle demandait une classe parallèle et subordonnée d'ingénieurs, d'inventeurs, de navigateurs, tous hommes capables d'une attitude expérimentaliste. Dans quatre domaines surtout, des inventions et trouvailles techniques préparent les voies à de nouvelles théories scientifiques ; dans les mines et la métallurgie (pompes, moulins, ventilateurs) ; dans l'urbanisme et l'alimentation des villes en eau potable par machines élévatrices ; dans l'art militaire ; et dans la navigation. En maudissant pêle-mêle aventuriers du commerce, ingénieurs et inventeurs, les professeurs scolastiques des Universités ont fait preuve de plus de sens que nous ne les en créditons. On pouvait s'en remettre à n'importe quel théologien pour manipuler les textes sacrés de manière à les ajuster au système de Copernic, mais ces professeurs devinaient, avec un instinct très sûr, la mentalité qui se dissimulait derrière ces exploits intellectuels.

Il est caractéristique qu'aujourd'hui, le courant anticapitaliste et anti-économiste s'accompagne d'un véritable renouveau de la scolastique, sous la forme du culte du langage, sous la forme aussi de l'idolâtrie de la culture en même temps que, de même qu'au Moyen-Âge, et à la différence de la Renaissance,

les principales avenues conduisant vers la promotion sociale soient redevenues, non plus l'initiative privée, économique ou intellectuelle, mais l'université, l'école, la politique, ou cette église nouvelle qu'est le parti au pouvoir⁶.»

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que la politique, la religion, ou l'idéologie essaient de court-circuiter l'économie, lui imposant parfois de sérieux retards. Il serait peut-être urgent de revoir la thèse à la mode selon laquelle ce serait l'économie qui mène la politique. En tout cas Illich fait lui aussi confiance à la politique puisqu'il lance l'idée d'un «défi politique», qu'il réclame «l'inversion politique» et qu'il appelle «un processus politique qui permette à la population de déterminer le maximum que chacun peut exiger, dans un monde aux ressources manifestement limitées ; un processus d'agrément portant sur la fixation et le maintien de limites à la croissance de l'outillage ; un processus d'encouragement de la recherche radicale de sorte qu'un nombre croissant de gens puissent faire toujours plus avec toujours moins⁷.» Faire toujours plus avec toujours moins. Ce dernier point doit nous arrêter. Il nous invite à comparer la société productiviste et la société conviviale.

A) *La Cité productiviste*

Cherchant les caractéristiques de la cité productiviste, j'en retiendrai quatre : elle est dure mais efficace, elle réussit à s'assurer le soutien d'une partie des élites, elle s'occupe davantage des moyens que des fins.

a) **Puissance et brutalité.** La cité productiviste est dure ; envers la nature et envers les hommes. Le bulldozer perce la forêt, écrasant la vie sous son passage ; la grue géante éventre le sol et voici quelques semaines plus tard une nouvelle harmonie, celle du béton, du plastique et de l'acier. Rien ne peut, rien ne doit résister, il faut créer un nouvel ordre sans surprises, sans difficultés, sans bavures, sans risques. Mais voici les déchets : destruction des équilibres naturels, profanation des plus beaux sites, bruit et vacarme, monotonie et uniformité, encombrement, pollution, puanteur et laideur. Avec comme conséquence dans l'ordre social des rapports plus tendus, pleins de méfiance et d'agressivité, ponctués de prétentions brutales et de mises en demeure radicales ; avec aussi la détresse des laissés pour compte, des déracinés, incapables

de suivre la marche du progrès. D'où une augmentation de la fatigue nerveuse, une recrudescence des maladies mentales, la généralisation de l'angoisse. Version moderne du supplice de Tantale, le bonheur promis n'est jamais au rendez-vous, le plaisir à la portée de main se dérobe, recule, se transforme sous les assauts multipliés de la publicité et des fabricants de besoins artificiels.

b) Efficacité et condition d'efficacité. Il serait injuste de ne retenir que cet aspect de la cité productiviste. Il faut être bien nanti, bien au chaud et bien nourri pour considérer avec mépris les bienfaits de la cité productiviste. Dans la plupart des pays du monde, l'abondance est inconnue et les besoins élémentaires sont à peine satisfaits. Jusqu'au XIX^e siècle, aucune des sociétés connues n'est une société économique. C'est la société économique, c'est-à-dire celle qui a accepté de plein gré l'esprit industriel qui a fait sortir de la misère presque tout l'hémisphère Nord de la planète. La révolte contre la société de consommation est donc un jeu facile et bien léger, le dédain de l'économie. Il n'y a là rien de nouveau. «La révolte contre l'économie est vieille comme l'activité économique, c'est-à-dire vieille comme le monde. L'économie, c'est la dure nécessité. À la première issue possible, on essaie d'échapper à cette insupportable pression. On court vers les grands jeux : la magie, la mystique, la religion, l'ascétisme, la drogue, l'art, la danse, le théâtre, la politique, les palabres, l'aventure, la guerre⁸.»

Il est certes absolument dégradant, et pire encore, de vivre dans une société de consommation ; il est terriblement dramatique pour un théoricien de constater que le prolétariat s'embourgeoise, perd de sa ferveur, ne veut plus mordre. Y eut-il jamais dans l'histoire catastrophe plus épouvantable que la métamorphose de l'image du monde par l'économie de marché ? Quel dégât ! En cinq générations, l'ouvrier a gagné plus de bien-être et de liberté que pendant les vingt-quatre siècles qui le séparaient d'Aristote. Mais justement Aristote ironisait en écrivant que l'esclavage disparaîtrait «si les navettes pouvaient tisser d'elles-mêmes la toile⁹.» D'où sa conclusion que la civilisation ne peut subsister que par l'esclavage. «On ne trouve jamais exprimée, par un écrivain antique, écrit Gaston Boissier, ni comme une espérance éloignée, ni comme un souhait fugitif, ni même

comme une hypothèse vraisemblable, l'idée que l'esclavage pourra un jour être supprimé¹⁰.» Aussi bien «pour dresser sur l'Acropole le marbre étincelant du Parthénon, pour que les philosophes puissent discuter dans les banquets des problèmes subtils qui préoccupaient l'esprit des Grecs depuis Parménide d'Elée, il fallait que des milliers d'êtres humains mènent dans les carrières du Pentélique, dans les mines du Laurion, dans les ergastules du Pirée, la vie stupide des bêtes de somme.

En vain le christianisme fit-il de l'esclave, puis du serf, une personne morale ; en vain la Révolution Française proclama-t-elle les droits de l'homme et du citoyen. Le travailleur serait toujours demeuré un prolétaire, si la machine émancipatrice ne l'avait transformé en un véritable citoyen¹¹.»

On doit donc se demander s'il ne faut pas être un peu sot pour ne pas arriver à s'épanouir dans la société d'abondance. Si tel est le cas, on doit pousser plus loin et se demander s'il faut faire confiance au processus politique pour mettre en branle les véritables solutions, fixer «les limites supérieures» et en arriver à créer une situation «où un nombre croissant de gens puissent faire toujours plus avec toujours moins.»

Il y a donc un envers de la dureté de la cité productiviste. C'est l'efficacité à propos de laquelle on peut affirmer qu'elle bâtit une cité finalement beaucoup moins dure que l'impuissance moralisante des sociétés anciennes. Faire toujours plus avec toujours moins, la formule est belle, mais ce n'est pas si simple.

Il y a comme une loi d'airain de l'industrialisation. On peut et on doit travailler à faire disparaître les abus ou les déchets de la technique car on identifie un peu trop facilement industrialisation et exploitation, celle de la nature et celle des hommes. Mais il y a un prix à payer pour l'industrialisation. L'esprit industriel suppose essentiellement, non la main-d'œuvre à bon marché ni la spéculation ou le trafic de l'argent, mais l'investissement des capitaux d'une part et la mobilité ou la souplesse des patrons et des travailleurs d'autre part. Souple, le patron doit savoir renoncer aux routines, prendre des initiatives, opérer des reconversions. Mobile, le travailleur doit pouvoir se déraciner, quitter son milieu, sa famille, aller là où l'on a besoin de lui,

à la Baie James par exemple. Souple, le travailleur accepte la nouveauté, comprend un nouveau procédé, s'y adapte, produit davantage, contribue à diminuer les coûts. L'esprit industriel suppose essentiellement cet «opportunisme» de l'entrepreneur et de ses ouvriers. Pourquoi «le début du machinisme s'est-il fait attendre si longtemps, alors que l'esprit moderne avait, depuis la Renaissance déjà, amplement prouvé ses capacités et ses aptitudes à résoudre les tâches techniques? Les talents d'ingénieurs foisonnaient, mais les entraves de la constitution artisanale du Moyen-Âge et de l'Ancien Régime les obligeaient à se dépenser seulement dans des voies secondaires de la vie économique (dans des jets d'eau et autres féeries, des mécanismes d'horlogerie merveilleux et de haute précision, des instruments de musique d'une diversité inépuisable¹²,» . . . etc. Pour arriver à sortir les populations de la misère, pour obtenir une certaine efficacité, il a donc fallu vaincre certaines pesanteurs, celle des corporations par exemple, et obtenir la mobilité, condition essentielle de l'esprit industriel. Il est bien évident que le machinisme naissant n'impliquait pas automatiquement des abus comme ceux du travail des femmes et des enfants par exemple, mais il est non moins certain qu'il y a un prix à payer, et il est parfois assez lourd, pour une industrialisation efficace. Tout notre génie pourrait consister à continuer les bienfaits tout en éliminant au maximum les déchets. C'est le problème des fins, qu'il faudra aborder tantôt.

- c) **La transformation des élites.** Auparavant il faut encore noter que la cité productiviste est impossible sans une transformation de la mentalité des élites. Considérons à grands traits l'histoire de l'humanité du point de vue de l'enrichissement. Ce qui s'affirme dans les classes aisées, c'est un dédain général de la chose économique et de la richesse. En Grèce, dans la Rome Impériale, au Moyen-Âge, l'activité économique est réservée aux classes inférieures. Certes il faut nuancer car «à l'heure où elle se pose en reine de la démocratie, Athènes se crée un empire qui évoque par plus d'un trait l'empire britannique de l'ère victorienne¹³.» Mais dans l'ensemble le jugement de l'élite intellectuelle n'a pas varié. Il est absolument facile de trouver quantité de textes à l'appui de l'affirmation du danger ou de la vilénie de l'activité économique. On en trouvera en abondance dans le volume d'André Piettre.

Qu'il s'agisse de Xénophon, de Platon, d'Aristote, de Cicéron, des Pères de l'Église, du Droit Canon, on entend toujours le même refrain. Citons simplement Cicéron dans le *De Officiis* : «Le gain de tout artisan est vil, et rien d'honorable ne peut sortir d'une boutique.» Toutes les raisons sont invoquées : le désir de la richesse procède du péché, les arts mécaniques et industriels déforment le corps et asservissent l'âme, l'acquisition des richesses matérielles amène la satiété, les travaux serviles ne conviennent qu'aux esclaves ou aux serfs qui y sont prédisposés par nature. Comme le note Bertrand de Jouvenel, «la continuelle dénonciation du désir de richesse témoigne de sa continuelle existence et manifestation. . . La nouveauté n'est pas que les hommes veuillent être riches, mais c'est que ce désir humain soit devenu le grand objet du gouvernement et la grande préoccupation des intellectuels. On a longtemps cru que le rôle du gouvernement était de s'opposer à l'intrusion du luxe et de conserver dans le peuple l'austérité des mœurs, tandis que le rôle des intellectuels était d'adresser l'appétit ailleurs qu'aux biens temporels. La mise en honneur de la richesse est le fait nouveau¹⁴.» S'interrogeant sur les raisons de cette transformation, B. de Jouvenel note que le thème de l'enrichissement ne pouvait devenir honnête aussi longtemps que subsistait «le postulat informulé d'une productivité constante du travail.» Dans une telle perspective en effet la richesse est mauvaise non seulement parce qu'elle pourrit l'âme, mais parce qu'elle pousse l'esclave de ses besoins à profiter, à piller ses semblables. Pensons aux jugements sévères d'Augustin sur cette «bande de brigands» qu'étaient à ses yeux les Romains.

Mais vienne l'idée qu'une meilleure organisation du travail peut rendre possible l'enrichissement individuel et collectif des membres d'une société, c'est toute la structure de la société qui sera appelée à changer. Ce qui a paru naturel pendant des millénaires, à savoir une petite société riche soutenue par une grande société pauvre va devenir un scandale et, en certains endroits, un anachronisme. La mentalité des privilégiés de l'époque pré-industrielle, c'est celle d'Aristote estimant que les sciences appliquées et la technologie ont terminé leur tâche, ont épuisé leurs possibilités et qu'il n'y a plus qu'à s'adonner aux activités désintéressées, à la science spéculative et à la philosophie, laissant aux esclaves ou aux inférieurs les sombres besognes économiques.

Avis donc aux réformateurs et aux prophètes: «si la conscience sociale nous presse à présent d'user d'une position de supériorité sociale pour conduire ceux qui sont dans une condition inférieure à l'amélioration de leur sort matériel, c'est parce que nous savons maintenant que ce sort matériel est amélioré par le progrès du mode de production.

Nous le savons par expérience, et il faut bien reconnaître à qui nous devons cette précieuse connaissance : c'est à des hommes qui n'étaient mus par aucune «conscience sociale», mais par le désir de s'enrichir et de s'élever dans la Société. Il serait plaisant à nos sentiments que les progrès de la productivité du travail, condition nécessaire de l'amélioration du sort populaire, eussent été mis en branle par des philanthropes... le véritable promoteur a été l'industriel cherchant son profit dans l'emploi le plus efficace possible d'une masse de travail à ses ordres¹⁵.

Nous n'oublierons donc pas que les élites anciennes, souvent semblables en cela aux élites modernes, ont parlé admirablement du danger de l'activité économique, tout en s'organisant de manière générale une vie des plus confortables. C'était peut-être la seule façon de faire accepter aux classes laborieuses un sort très difficile. Ce sont pourtant les élites industrielles, celles qui ont compris et aimé la tâche économique, celles qui se sont sali les mains, qui ont procuré le minimum de bien-être nécessaire à cette vertu, si bien décrite par les premières. Celles-ci se sont occupées du problème des fins, les élites industrielles de la question des moyens. Il faut les réconcilier.

- d) **Les fins et les moyens.** Préoccupés par la question du comment faire, concentrant toutes leurs énergies sur la recherche des moyens d'arriver à produire plus à moindre coût, les industriels ont souvent négligé les résultats indirects de l'activité économique. Ce qui donne à la cité productiviste ce visage dur dont j'ai parlé plus haut. La civilisation technicienne se trouve donc confrontée à un certain nombre de défis qu'il lui faudra relever. Il lui faut maintenant attaquer de front ce qui n'a jamais été son souci majeur, à savoir la conciliation des impératifs de l'économie avec les exigences du social, il lui faut s'inquiéter des choses qui n'ont pas de prix.

Dans ses réflexions nombreuses et toujours pertinentes sur ce sujet, Bertrand de Jouvenel (il est l'un des rares à éviter les condamnations trop faciles et les solutions simplistes) aime à utiliser la métaphore suivante. Supposons un homme intelligent et généreux du XVIII^e siècle, Jefferson ou le marquis de Mirabeau par exemple, ce type d'homme racé qui ne prend pas facilement son parti de la misère ou de la laideur. Faisons-lui part des immenses possibilités techniques qui se sont multipliées depuis son passage sur la terre. Il en conclura que notre monde sera enfin un monde d'harmonie, de beauté, de culture. Par où l'on mesure que quelque chose a dramatiquement fait défaut. Ce quelque chose est facile à identifier. Les hommes de sciences et d'industrie ont multiplié à l'infini les connaissances et la capacité technique sans se préoccuper le plus souvent du pourquoi de leurs découvertes et de leurs inventions. Mais la science n'est pas neutre. Le père de la science moderne le savait bien, lui qui avait pris la précaution d'inviter des commerçants et des militaires au point le plus élevé de la ville de Florence. Avant de braquer sa lunette vers le ciel, Galilée la pointe vers l'horizon. Ses invités comprennent tout de suite le parti qu'ils pourront en tirer. Il sera bien commode en effet d'observer un ennemi à la dérobée, d'apercevoir avant ses rivaux le navire qui revient d'Orient chargé de profits. Savoir, c'est pouvoir.

Mais quelle orientation donner à ce pouvoir? Question que les savants et les capitaines d'industries ont souvent négligée, réalisant leurs bienfaits de façon indirecte, par la bande pour ainsi dire, sans se préoccuper des nuisances. Il est clair qu'aujourd'hui, devant l'augmentation dramatique de ces nuisances, l'orientation de l'efficacité doit être au centre de leurs préoccupations. Ils sont concernés au premier chef par les défis de la civilisation technicienne parce que c'est dans leurs mains bien plus que dans celles des réformateurs, des moralistes ou des prophètes que repose la possibilité d'un destin bienveillant pour notre civilisation. Se pourrait-il dès lors que le problème se présente de la façon suivante : la cité productiviste a le pouvoir, il lui manque le vouloir? La cité conviviale sait ce qu'il faut faire, mais ses moyens ne sont peut-être pas à la hauteur de ses espérances. Voyons donc ce qu'il en est.

B) *La cité conviviale*

N'est-il pas naïf de parler de convivialité quand on vient de fermer son journal? Cambodge, Vietnam, Chili, Argentine, Iran, Liban, terrorisme, torture, chômage, inflation, injustice, misère, inflation, équilibre de la terreur, le convivialiste vivrait-il dans un couvent, dans un désert? Et s'il avait raison? Et s'il était la planche de salut du monde? Ne faut-il pas tout au moins écouter sa plainte pour mieux identifier les lacunes et les excès et pour s'employer à y mettre fin.

L'école n'instruit pas, la médecine ne guérit pas, le transport moderne conduit à l'encombrement et à la brutalité de nos cités. La rationalité de la société industrielle développe une contre-rationalité, une «contre-productivité paradoxale», c'est-à-dire qu'à partir d'un certain seuil la productivité industrielle engendre plus de méfaits que de bienfaits. Ce phénomène, Illich l'a baptisé du vocable «d'iatrogénèse», du grec «iatros» médecin, et «genesis» origine. De même que le traitement médical engendre de nouvelles maladies, de même le système scolaire produit un faux savoir, et l'organisation du transport débouche sur l'embouteillage, l'énerverment et la pollution. La société industrielle, médicalisée, scolarisée, motorisée fait disparaître l'art de souffrir et de mourir, tend à éliminer la responsabilité personnelle de la santé et de l'instruction, fait de l'être humain un handicapé, incapable d'utiliser ses énergies vitales pour se mouvoir. La production autonome des valeurs d'usage, c'est-à-dire cet art de se débrouiller tout seul, d'utiliser ses ressources physiques ou intellectuelles pour se déplacer, se soigner, apprendre, fabriquer les objets dont on a besoin, tout cela est devenu quasi impossible et a cédé complètement la place à la production des valeurs d'échange, production mécanisée, standardisée qui conduit à la docilité et à la servilité. Mais il y a pire, car trop de gens tirent profit de cette situation et militent pour que rien ne change. Les médecins craignent que les gens ne deviennent responsables de l'entretien de leur santé, les professeurs partagent leurs secrets avec parcimonie, les fabricants d'automobiles tirent les ficelles pour préserver leur empire. Chaque groupe conserve jalousement son monopole et développe la mythologie de sa nécessité absolue. C'est le règne, la dictature de l'expert, du spécialiste. On ne doit donc rien attendre de correctifs superficiels. Simple moyen de donner le change. À supposer, (on peut en douter), que les maîtres du jeu aient de bonnes intentions ou de la bonne volonté, la bataille sera

perdue quand même, si l'on ne change pas de signe, si l'on n'inverse pas les institutions, si l'on ne se décide pas à pratiquer la convivialité. Par-delà ces dénonciations, sur un mode plus positif la cité conviviale se laisse caractériser par son souci d'harmonie, par ses préoccupations extra-économiques, par sa volonté, au besoin politique, d'imposer des limites supérieures à la consommation et à la production.

a) **L'harmonie.** Harmonie entre les hommes et avec la nature par la grâce d'un nouvel outil, l'outil convivial. «Une société conviviale est une société qui donne à l'homme la possibilité d'exercer l'action la plus autonome et la plus créative, à l'aide d'outils moins contrôlables par autrui. La productivité se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'être... «L'outil convivial est celui qui me laisse la plus grande latitude et le plus grand pouvoir de modifier le monde au gré de mon intention. L'outil industriel me dénie ce pouvoir ; bien plus, à travers lui, un autre que moi détermine ma demande, rétrécit ma marge de contrôle et régit mon sens. La plupart des outils qui m'environnent aujourd'hui ne sauraient être utilisés de façon conviviale. . . » «L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité¹⁶.»

L'outil convivial, c'est donc celui dont j'ai la maîtrise totale. Il est à hauteur d'homme. J'en comprends le mécanisme, je puis le réparer ; il fait appel à mon intelligence, à mon imagination pour utiliser toutes ses possibilités et ainsi répondre à mes besoins. C'est pour cela qu'il m'humanise, m'«harmonise». Sans pour autant brutaliser la nature ou agresser autrui. Si l'on pouvait faire cesser l'aveuglement présent et profiter de l'exemple du passé! A-t-on pensé aux réalisations extraordinaires qu'a pu obtenir la simple énergie humaine. «La coupole de Saint-Pierre de Rome et les canaux d'Angkor Vat ont été faits sans engins de terrassement, à force de bras (...) L'énergie métabolique de l'homme alimentait l'agriculture, l'artisanat et la guerre (...) Les puissants de la terre n'avaient pas d'autre énergie à contrôler que celle fournie, de gré ou de force, par leurs sujets eux-mêmes. (...) L'énergie était limitée, elle était fonction du niveau

de population, elle prenait sa source dans la vigueur des corps.» Mais vienne la possibilité de canaliser et de multiplier à l'infini la production de l'énergie, l'équilibre sera rompu. «Ainsi à l'outil actionné au rythme de l'homme succédait un homme agissant au rythme de l'outil et tous les modes d'agir humains s'en trouvaient transformés¹⁷.»

Ce rêve d'harmonie et de simplicité est un vieux rêve. Témoin, l'idéalisation des sociétés primitives si fréquente dans la littérature contemporaine. Et pourtant que de nuances à apporter. «Être le premier, le plus beau, le plus chanceux, le plus fort et le plus riche, voilà ce qu'on cherche et comment on l'obtient. Il y a donc ici, plus profond que la prodigalité, un élément polémique de telle sorte que le principe de l'antagonisme et de la rivalité fonde tout. (...) Ces masques ôtés, il est clair que l'économie primitive est, elle aussi, finalement une économie de profit. (...) Dans ces époques là aussi la gratuité était rare¹⁸.»

La main invisible qui n'a pas voulu dessiner la nécessaire harmonie universelle d'Adam Smith («le patron est conduit par une invisible main à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions»), cette main invisible saura-t-elle guider la société du «do it yourself» vers la fraternité? Il y a un peu partout dans le monde un réveil important de l'artisanat. Nombreux sont ceux qui laissent carrière et emploi pour partir à la recherche du savoir-faire et du savoir-vivre artisanaux. Mode passagère? Probablement pas. L'artisanat répond à un besoin humain trop profond pour n'être qu'un feu de paille. L'indépendance, l'autonomie, le goût du travail bien fait, la possibilité de vivre à son rythme, de maîtriser l'objet, de dominer le temps, de fraterniser, ces valeurs là doivent naître et durer. Mais il y a des difficultés. Dans une société conçue pour produire le plus possible au plus bas prix, l'artisan vend lui, le produit le plus cher qui soit : le travail humain. C'est normal, il lui faut vivre, il n'a pas les moyens de la philanthropie. On peut bien lui accorder certains avantages fiscaux, certaines subventions qui atténueront les effets de la concurrence industrielle, la question reste posée de savoir si la production artisanale peut répondre aux besoins de la population.

b) Les préoccupations extra-économiques. Ce n'est pas simple de nourrir des populations. L'Inde, la Russie, la Chine en font l'expérience. On connaît sans doute la boutade : Si les Russes étaient vainqueurs des Américains, la dernière chose qu'ils

feraient ce serait de nationaliser le Middle West Américain, car ils ne pourraient plus acheter de céréales. J'ai lu récemment dans *L'Express* une longue entrevue avec le directeur de l'Institut national de la recherche agronomique de France. C'est un homme responsable et conscient. Il tient plus qu'aucun autre à la qualité de la vie. Il sait qu'un porc adulte pollue autant que quatre humains», il connaît les dangers des engrais et s'inquiète de la pénurie de l'énergie. Sur tous les terrains, il s'emploie à préparer des ripostes. «Une des grandes voies de l'avenir, c'est l'utilisation des micro-organismes. L'autre, c'est l'exploitation raisonnée, scientifique de la variabilité génétique. Retournons un peu aux sources. Essayons de retrouver les facteurs de résistance naturelle de certaines espèces – végétales ou animales – au froid, à la sécheresse, à la maladie. (...) Nous sommes depuis la crise, dans une situation nouvelle difficile, qui exige de gros efforts en faveur du développement de la recherche agronomique. Et cela dans un délai très rapproché. Il existe une élite de jeunes agriculteurs très informés, qui sont de plus en plus demandeurs de novations techniques et de réflexions sur le devenir à long terme de leur profession. Ce sont eux qui, si j'ose dire, prendront le pouvoir. La réponse, elle est là¹⁹.»

Qui donc a raison? Celui qui maudit l'économie et en parle comme un magicien, ou celui qui accepte de se mesurer durement avec elle? Qui sert mieux la convivialité au bout du compte? «Au cours de l'histoire précapitaliste, on constate que plus une classe est en principe «désintéressée», noble et élevée dans ses buts, plus elle est coûteuse. L'aristocratie seigneuriale, l'aristocratie militaire, les magistrats, les parlementaires, le haut clergé, la haute culture officielle, le personnel diplomatique, sans parler du roi et des ministres, ont toujours coûté fort cher. Leurs hautes fonctions sont au-delà de l'économie, mais elles ne sont pas gratuites. Aujourd'hui, quand les représentants d'une «élite» sociale parlent avec mépris des questions de «gros sous», il y aurait naïveté à conclure qu'ils ne désirent qu'un minimum de «petits» sous²⁰.»

Il arrive souvent que le radicalisme de façade empêche les réformes essentielles. La pire faute est de croire que les choses sont comme on voudrait qu'elles fussent. Adam Smith n'avait peut-être pas tort de penser que l'homme est essentiellement égoïste. Il n'est pas que cela heureusement, mais il est cela aussi. Et c'est d'ailleurs également heureux. Car il arrive parfois que l'égoïsme voie plus clair, fasse moins d'erreurs que la générosité. Quand on a affaire à des

équilibres aussi délicats que ceux de la croissance économique, la moindre bêtise peut coûter très cher. On ne peut donc parler légèrement de croissance zéro, de ralentissement de croissance, de croissance accélérée. Là où la générosité, le snobisme, le mépris aristocratique des affaires se montreront radicaux, impatients, intransigeants, l'égoïsme saura se faire calculateur, précis, prudent, soucieux des conséquences de ses décisions, «La crainte de la faillite, a écrit le célèbre économiste Schumpeter, tient en haleine tous les entrepreneurs beaucoup plus efficacement que ne le ferait un système de pénalités plus égalitaires²¹.»

L'activité économique, l'industrialisation sont-elles la chance, la condition d'une marche à la convivialité ou au contraire doit-on conclure avec Illich que «la crise ne saurait tarder. Elle a déjà commencé. Le désastre qui va suivre manifestera clairement que la société industrielle en tant que telle, et pas seulement ses divers organes, a dépassé les bornes (...) Il faudra alors montrer que l'évanouissement du mirage industriel donne l'occasion de choisir un mode de production convivial et efficace. Pour l'heure, la préparation à cette tâche est la clef d'une nouvelle pratique politique. (...) Le seul principe de solution qui s'offre : établir, par accord politique, une auto-limitation.»

Dans le dernier chapitre de «La Convivialité» Illich pressent et souhaite l'apocalypse, «la Grande crise qui sera l'occasion d'un choix sans précédent. Alors les «nouvelles élites» pourront faire entendre «leurs appels à une austérité joyeuse et équilibrée» et deviendra possible un programme de limitations rationnelles²². » Petit jeu dangereux. Les lendemains qui chantent ne jouent pas toujours la musique promise.

c) **Les limites supérieures.** Socrate, en visite au marché d'Athènes, laisse tomber : «Que de choses dont je n'ai pas besoin.» Rien d'hypocrite dans cette déclaration. Socrate a vécu pauvre, sans esclave, refusant le moindre salaire pour ses leçons. Devant ses juges, il invoque comme suprême argument : «Le témoin le plus irrécusable, je pense, que je puisse produire de la vérité de mes paroles, c'est ma pauvreté.» Et puis cette ultime recommandation : «Pour moi, je n'ai pas le moindre ressentiment contre ceux qui m'ont condamné, ni contre mes accusateurs (...) Mais voici une prière que je leur fais : quand mes fils seront grands, tourmentez-les comme je vous ai tourmentés, si vous les voyez préférer les richesses ou toute autre chose à la

vertu²³.» C'est le moraliste qui parle. Il condamne la richesse, le culte de l'argent, la course à la satisfaction des faux besoins. Heureusement il reconnaît, lui qui se plaisait au milieu des artisans et qui a pris plus d'une fois leur défense, la nécessité d'en passer par une activité économique raisonnable. «Le résultat d'un semblable état de choses n'est-il pas pour nous une bonne santé physique, supérieure à celle de maintenant? Le salut mieux assuré, dans les périls de la mer ou dans ceux de la guerre? Nos ustensiles, l'ensemble de notre habillement et de notre chaussure, tous nos biens, quantités de choses encore, tout cela ouvré comme le veut chaque art, du fait que nous recourons à des professionnels authentiques.²⁴»

On le voit, le thème illichien des «limites supérieures» ou de l'«austérité joyeuse» n'est pas neuf. Il rejoint celui de la modération des désirs du bouddhisme, l'esprit de pauvreté du christianisme, l'appel à la simplicité et à la sagesse intérieure du stoïcisme. Il n'en est pas moins nécessaire pour autant. Mais ce ne sera pas facile de le rendre à la mode. Quelques âmes bien nées arrivent tout naturellement à la «noble pauvreté», d'autres y accèdent après un long détour qui leur a permis de boire à toutes les coupes et de constater la vanité des richesses matérielles, d'autres y viennent, temporairement, pour des raisons équivoques, mélange de ressentiment, de mauvaise conscience, de culpabilité et de soif d'absolu. La plupart n'accéderont à la simplicité volontaire que contraints par la nécessité et l'instinct de conservation ou convaincus par une information responsable. La pire erreur sera de jouer trop souvent la carte de la catastrophe, car il est dangereux de tirer trop souvent et sans motif sérieux la sonnette d'alarme.

Actuellement la légitimité des gouvernements repose sur leurs performances économiques. Pendant un long moment elle fut à dominante religieuse. Puis ce fut le tour de la légitimité politique. Divers indices permettent d'annoncer un nouveau type de légitimité, celle qui devra compter avec l'écologie. Déjà quelques gouvernements ont été renversés au nom de la protection de l'environnement. Et certes immense est la responsabilité des gouvernants dans la sauvegarde du patrimoine. Mais la légitimité écologique n'a pas de grâce spéciale, de recette magique pour réussir infailliblement. On touche ici à des mécanismes infiniment délicats, aussi bien dans l'ordre social que dans l'ordre physique. L'écologie est en train d'imposer à la grande surprise de tous un certain retour à la «loi naturelle».

On y viendra probablement aussi dans le domaine social. Comprenons en effet qu'il serait absolument dangereux de faire alterner au gré des humeurs, des fantaisies ou des appréhensions, des politiques conservatrices et des politiques dynamiques, les unes s'appliquant à réparer au prix le plus fort les erreurs coûteuses des autres. Ici comme ailleurs il n'y a pas de cures miraculeuses. Ici comme ailleurs le principe de réalité impose la dure loi de sa nécessité. Et nous voici ramenés au stoïcisme ou à sa version moderne des «limites supérieures». Or la vérité éternelle du stoïcisme n'est pas en premier lieu dans l'ordre de la volonté, dans le domaine des passions, dans l'appel à la maîtrise de soi. La vérité du stoïcisme, c'est affaire de jugement. Ne pas se tromper sur les véritables menaces. La lucidité doit toujours précéder le courage ; autrement celui-ci n'est que bravade impuissante. Si l'on pèse avec une balance faussée, on fait toujours de mauvais calculs. Il faudra s'en rappeler avant de procéder à l'inversion des institutions.

Monsieur Guy Brouillet est professeur de philosophie au Collège de Maisonneuve. Il est l'auteur de Quelle éducation ?, premier volume de la collection « Quel », récemment paru aux Éditions Leméac.

1. Fabricius, romain célèbre par son désintéressement au temps de la guerre de Pyrrhus (280-275). Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts* (1749). À rapprocher, entre plusieurs citations possibles, de celle-ci, extraite de *La Convivialité* p. 35 : «L'homme-machine ne connaît pas la joie placée à portée de main, dans une pauvreté voulue ; il ne sait pas la sobre ivresse de la vie. Une société où chacun saurait ce qui est assez serait peut-être une société pauvre, elle serait sûrement riche de surprises et libre.»
2. Bertrand de Jouvenel, *Arcadie, essais sur le mieux-vivre*, Sedeis, p. 234.
3. Voir Rousseau, *Oeuvres choisies* par L. Flandrin, Paris, Hatier, 1946.
4. P. H. Simon, *Le domaine héroïque des lettres Françaises X* 19^e S, Paris, Armand Colin, p. 273.
5. P.-H. Simon, *op. cit.*, p. 275.
6. R. Ruyer, *Éloge de la Société de consommation*, Paris, Calmann-Lévy, p. 281.
7. Illich, Ivan, *La Convivialité*, Paris, Ed. du Seuil, 1973, p. 145.
8. R. Ruyer, *op. cit.*, p. 10.
9. Voir Aristote, *Politique*, 1, 2.
10. Gaston Boissier, «La religion romaine», Louis Rougier, *Le Génie de l'Occident*, p. 97.
11. Louis Rougier, *Le Génie de l'Occident*, p. 347.
12. Wilhem Ropke, *La Crise de notre temps*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 55-56.
13. André Piettre, *Les trois âges de l'économie*, Paris, Ed. Ouvrières, p. 41.
14. Bertrand de Jouvenel, *Arcadie, essais sur le mieux-vivre*, Sedeis, p. 125.
15. B. de Jouvenel, *op. cit.*, p. 217.
16. I. Illich, *La Convivialité*, Éd. du Seuil, p. 43-45.
17. I. Illich, *op. cit.*, p. 52-56.
18. Georges Morel, *Questions d'homme : conflits de la modernité*, Tome I, Paris, Aubier. Titre du chapitre «L'illusion de l'innocence primitive en économie», p. 121-133.
19. L'Express, 14 au 20 août 1978, no 1414.
20. R. Ruyer, *op. cit.*, p. 180.
21. Schumpeter : *Capitalisme, Socialisme, Démocratie*, Paris, Payot, p. 152.
22. I. Illich, *La Convivialité*, pp. 144-158.
23. Apologie de Socrate. Ligne 41^e.
24. Platon, Charmide ou De La Sagesse Morale, ligne 173, c.